

Octobre de Daniel et Diego Vega
Carancho de Pablo Trapero

Gilles Marsolais

Numéro 148, septembre 2010

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/62836ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Marsolais, G. (2010). Compte rendu de [*Octobre de Daniel et Diego Vega / Carancho de Pablo Trapero*]. *24 images*, (148), 34–34.



Au Pérou, le mois d'octobre est associé à un nouveau cycle ouvert à tous les possibles, au cours duquel même les rêves les plus fous peuvent se réaliser – pourvu qu'on ait la foi ! Les frères Daniel et Diego Vega ont choisi d'illustrer cette croyance populaire sur un mode délicieusement décalé dans leur premier long métrage, *Octobre*, fait avec peu de moyens, qui a remporté le Prix du jury à Un certain regard. L'humanisation progressive d'un prêteur sur gages peu communicatif qui en arrive à s'ouvrir aux autres par un étrange concours de circonstances

constitue à cet égard un vrai « miracle » : réalisation du rêve chéri par sa voisine dévote, elle aussi célibataire...

Le rapprochement que l'on pourrait être tenté d'établir avec Amat Escalante n'est que superficiel. Le dispositif et l'esthétique d'*Octobre* participent effectivement d'un courant du jeune

cinéma d'auteur latino-américain qui va du Mexique à la Terre de Feu : on parle ici d'une tonalité, voire d'une « couleur » qui passe d'un film à l'autre, et qui permet de réunir sous un même parasol des cinéastes dont l'approche est pourtant diversifiée, sinon en opposition. Mais, pour faire court, un gouffre sépare l'approche idéologique d'Amat Escalante de celle des frères Vega : au contraire du premier, ceux-ci, dont l'humour s'apparente à celui de Jarmusch, sont manifestement amoureux de leurs personnages dont ils s'emploient à déceler le moindre indice de bonté.

Totalement à l'opposé, d'une tout autre facture, empruntant d'une façon contradictoire aussi bien au film noir des années 1950 qu'au style télévisuel avec sa lumière froide et ses rebondissements chronométrés, *Carancho* de l'Argentin Pablo Trapero, avec Ricardo Darin dans le rôle-titre d'un avocat véreux qui profite de la détresse des accidentés de la route, concerne aussi deux êtres (l'autre étant urgentologue) qui, par des moyens tordus, en arrivent à se rapprocher au sein d'une société corrompue, au rythme effarant des collisions (en ouverture on nous informe que la route fait 8 000 morts et 120 000 blessés chaque année dans le pays) filmés à la manière d'Iñárritu (dans *Amores perros*) ! Mais, bien qu'il pose des questions fondamentales d'ordre éthique et moral et qu'il parvienne à créer une atmosphère au rythme endiablé, proprement captivante, accordée à la vie nocturne de ses personnages marginalisés, broyés par le système, on y trouve peu de traces du jeune auteur qu'*El bonaerense* (2002) avait pu annoncer, d'autant plus qu'il finit par s'enfermer dans sa propre démesure. – Gilles Marsolais

Boxing Gym de Frederick Wiseman

Mon obligation est envers les gens qui me permettent de les filmer et les institutions qui me donnent les autorisations; elle est de tourner et monter un film qui soit une juste représentation de ce que j'ai rencontré.
– Frédérick Wiseman¹

Le quotidien d'un club de boxe du Texas sous le regard précis mais néanmoins bienveillant du grand cinéaste Frederick Wiseman. Wiseman est un monument du cinéma, de la trempe de ces monstres sacrés qui ont tout inventé comme Godard ou de Oliveira. Venu présenté en personne son *Boxing Gym* à la Quinzaine des réalisateurs, il a reçu avec humilité une ovation à la mesure du cinéaste de légende qu'il est devenu. Il fallait le voir frêle et ému sur scène, tout de modestie vêtu ! *Boxing Gym* est un vrai (et un grand !) film de Wiseman, le portrait d'un microcosme américain, une salle pour apprendre

la boxe et bien d'autres choses encore. « Ce gymnase est une sorte de melting-pot américain. On y trouve des riches, des pauvres, des émigrés, et aussi des vieux, des femmes et des enfants. »²

Il y a bien sûr là les thèmes récurrents de son œuvre, comme la violence (ici ritualisée), la chorégraphie (il a fait plusieurs films sur la danse), l'institution américaine. Et ce qui frappe comme d'habitude dans ce film et dans tous ceux du cinéaste américain, c'est sa capacité à inscrire l'humain dans un espace donné. Le « Gym » du titre est le lieu de tous les rêves américains, celui des gagne-petit mais aussi de certains professionnels restés attachés à ce club. Mais c'est avant tout le lieu où ils relèvent tous la tête et c'est beau. Toute l'humanité de



Wiseman est dans ce regard à la fois juste et digne qu'il leur porte. Merci, monsieur Wiseman, de les aimer ! – Philippe Gajan

1. Entretien réalisé par Cyril Béghin, *Cahiers du cinéma*, mai 2010, p. 35.
2. *Ibid.*, p. 34.

Une entrevue de Frederick Wiseman sur la chaîne française : http://videos.arte.tv/en/videos/_boxing-gym_de_frederick_wiseman-3232706.html
Et sa rencontre avec Agnès Varda : http://videos.arte.tv/fr/videos/le_documentaire_vu_par_varda_wiseman-3218168.html